John Mearsheimer : l’Europe sacrifie l’ Ukraine — et elle-même

Le professeur John Mearsheimer est titulaire de la chaire R. Wendell Harrison au département de science politique de l’université de Chicago. Chaîne YouTube de John Mearsheimer : www.youtube. com/@JohnMearsheimer Substack de John Mearsheimer : mearsheimer.substack.com Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : https://glenndiesen.substack.com/ X/Twitter : https://x.com /Glenn_Diesen Patreon : https://www.patreon.com/glenndiesen Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : https://gofund.me/09ea012f Livres du professeur Glenn Diesen : https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL 00:00 Le passage de l’unipolarité à la multipolarité 03:08 Le rôle de l’Europe dans le conflit en Ukraine 05:47 Le règlement de la guerre en Ukraine sur le champ de bataille 09:09 Les conséquences démographiques et économiques pour l’ Ukraine 11:55 L’avenir de l’architecture de sécurité européenne 14:57 Les erreurs de calcul stratégiques des dirigeants occidentaux 18:06 Les implications morales du conflit en Ukraine 35:06 Comprendre les intentions militaires de la Russie 39:42 Les négociations et le rôle de l’Occident 44: 32 L’impact des sanctions économiques 51:12 L’avenir de l’Europe après la guerre 01:01:21 Les défis démographiques et les leçons de l’histoire

#Glenn

Bon retour à toutes et à tous. Nous recevons aujourd’hui le professeur John Mearsheimer, et nous sommes le onze novembre. Merci d’être de nouveau avec nous dans cette émission.

#John Mearsheimer

Avec plaisir, comme toujours, Glenn.

#Glenn

On assiste à une évolution intéressante. À l’heure où nous parlons, une réunion trilatérale se tient à Abou Dhabi, dans laquelle les Européens, qui étaient auparavant les principaux alliés des États-Unis, ne jouent aucun rôle, ce qui les contrarie beaucoup. Et bientôt, nous aurons aussi une rencontre entre Xi Jinping, Vladimir Poutine et Donald Trump, les dirigeants des trois grandes puissances. Elle se tiendra en Chine, mais là encore, les Européens n’y auront pas vraiment de rôle à jouer. Et là aussi, on constate beaucoup d’inquiétude en Europe. Les Européens parlent d’un nouveau Yalta, laissant entendre, au fond, que ces sphères d’influence sont en train d’être institutionnalisées et que les questions de sécurité se décident sans eux.

Et, vous savez, je me demandais comment vous interprétez ces évolutions récentes. Parce que la répartition du pouvoir à l'échelle internationale est désormais passée de l'unipolarité à la multipolarité. Il paraît donc logique que de nouvelles institutions, de nouvelles structures voient le jour pour organiser le système international. Mais à quoi ressembleront ces structures ? Je veux dire, on ne revient pas à la guerre froide, mais le moment unipolaire, où les États-Unis et les Européens pouvaient dicter leur loi au reste du monde, est manifestement révolu. Alors, comment interprétez-vous ces nouvelles configurations ? Et, selon vous, vers quoi tout cela nous mène-t-il ?

#John Mearsheimer

Eh bien, pour revenir sur l'Ukraine et sur le fait que les Européens ont été exclus de la réunion trilatérale qui vient de se tenir à Abou Dhabi, les Européens sont clairement des acteurs de ce dossier. Ce n'est pas comme s'ils ne comptaient pas dans la guerre en Ukraine. Ils comptent énormément. Il y a quatre acteurs dans cette affaire. Le premier, c'est évidemment la Russie. Le deuxième, c'est évidemment l'Ukraine. Mais les États-Unis et l'Europe sont eux aussi des acteurs clés, et ce n'est pas près de changer. Mais ce qui s'est passé ici, en particulier à Abou Dhabi, c'est que les Russes éprouvent une hostilité si profonde envers les Européens qu'ils ont exigé que ceux-ci ne soient pas à la table des négociations à Abou Dhabi. Ce n'est pas parce que les Européens ne comptent pas.

C'est parce que les Russes méprisent les Européens et ne voulaient tout simplement pas de leur présence. Maintenant, concernant cette rencontre, ou cette éventuelle rencontre entre Xi, Poutine et Trump, beaucoup de gens pensent qu'ils vont se réunir tous les trois et régler la guerre en Ukraine. C'est une pure chimère. Ils ne vont pas régler la guerre en Ukraine. Cette guerre se réglera sur le champ de bataille. Et les Ukrainiens et les Européens ont leur mot à dire. L'idée que les Russes et les Américains, ensemble, avec l'aide de Xi Jinping, puissent mettre fin à cette guerre, ça ne se concrétisera tout simplement pas. Je pense donc que l'essentiel, c'est que l'Ukraine et les Européens restent des acteurs de ce conflit. Et les Européens sont un énorme obstacle à la fin de cette guerre.

#Glenn

Oui, enfin, je pense que c'est justement l'un des problèmes pour les Russes, parce que j'entends le même mépris et la même colère envers les Européens. Je veux dire, ça a déjà atteint un point d' ébullition. Donc je peux comprendre pourquoi ils ne veulent pas d'eux à la table des négociations, surtout s'ils considèrent que les Européens cherchent simplement à torpiller toute discussion. Mais en même temps, ce conflit trouve son origine dans une architecture de sécurité européenne défaillante. La solution doit donc passer par une remise en état de cette architecture. S'ils le reconnaissent, il faut bien qu'à un moment donné, ils parlent aux Européens. Alors, selon vous, les Américains représentent-ils les Européens dans ce cas précis ? Oui.

#John Mearsheimer

Je pense que vous prenez le problème complètement à l'envers, Glenn. Il n'y a pas de place pour les discussions ici. Il n'y a pas de solution diplomatique. Ça va se régler sur le champ de bataille. Je veux dire, cette conférence de deux jours qui vient de se tenir à Abou Dhabi, c'était une perte de temps. Et je ne suis pas surpris : je viens de lire dans la presse qu'elle n'a débouché sur rien. Il va y avoir une sorte d'échange limité de prisonniers. C'est tout. Mais ils ne sont pas parvenus à un accord sur des garanties de sécurité, ni sur la création d'une quelconque architecture de sécurité européenne. Et s'ils ne sont pas parvenus à un accord, c'est parce que c'est impossible.

Si vous regardez les exigences des Ukrainiens et des Européens d'un côté, et celles des Russes de l' autre, elles sont inconciliables. Il n'y a tout simplement aucune marge de négociation. Le conflit va donc se régler sur le champ de bataille. Si la diplomatie devait mettre fin à cette guerre, il faudrait s' orienter vers un accord qui ressemble à celui qui était envisagé à Istanbul en mars et avril deux mille vingt-deux. Et cela impliquerait une Ukraine neutre. C'est là le point essentiel concernant les garanties de sécurité : une Ukraine neutre. Une Ukraine neutre, cela signifie, premièrement, pas d' adhésion de l'Ukraine à l'OTAN et, deuxièmement, pas de garanties de sécurité de la part de l' Occident. Et ici, on parle surtout des États-Unis.

Écoutez, les Européens et les Ukrainiens tiennent absolument à ce que l'Ukraine bénéficie d'une véritable garantie de sécurité. Pour les Russes, c'est catégoriquement inacceptable. Alors, comment résoudre cette quadrature du cercle ? La réponse, c'est qu'on ne peut pas. Vous n'aurez donc aucune démarche diplomatique qui débouche sur un résultat concret dans ce dossier. Écoutez, cette guerre se réglera sur le champ de bataille, et on finira par arriver à un règlement négocié, au sens où l'on obtiendra un armistice ou un conflit gelé. À un moment donné, cela arrivera. Mais à moins qu' un camp ne cède, ou que les deux camps ne cherchent à mettre fin à la guerre, les négociations ne mèneront nulle part. Les divergences sont tout simplement irréconciliables.

#Glenn

Mais si la victoire doit se jouer sur le champ de bataille, combien de temps cela peut-il encore durer ? Parce que, encore une fois, si l'on devait trouver une solution diplomatique, je crois que c'est Jared Kushner qui a dit qu'il faudrait peut-être un an, voire deux, pour parvenir à un accord. Mais même en cas de victoire sur le champ de bataille, ne faudrait-il pas une forme d'entente entre les Russes et les Américains, voire entre les Russes, les Américains et les Européens, sur la manière de gérer le règlement de l'après-conflit, même s'il est dicté par les Russes, pour éviter que le conflit ne déborde en Moldavie, en Géorgie, en Biélorussie, à Kaliningrad ou dans l'Arctique ? Je veux dire, il y a beaucoup de scénarios possibles.

#John Mearsheimer

Absolument. Je veux être très clair là-dessus. Les Russes ne vont pas remporter une victoire décisive comme celle qu'ils ont remportée en mille neuf cent quarante-cinq contre les Allemands. Ils ne vont pas se retrouver dans une situation comparable à la prise de Berlin et à la destruction totale du

Troisième Reich. Ce n'est pas de ça qu'on parle ici. Vous m'avez entendu dire à d'innombrables reprises que les Russes vont remporter une victoire peu glorieuse. De cette guerre émergera un État ukrainien réduit et dysfonctionnel. Il faudra donc, à un moment donné, mener des négociations, une fois que l'issue de cette guerre aura, dans les faits, été décidée sur le champ de bataille. Il faudra encore négocier pour mettre en place un armistice ou un conflit gelé.

Et c'est exactement comme ça que la guerre de Corée s'est terminée. Mais l'arrêt des combats n'a pas débouché sur un véritable accord de paix. Et ce sera la même chose ici. Et le problème, Glenn, c' est qu'en Europe, les relations entre les Russes d'un côté, et les Ukrainiens, les Européens et probablement les Américains de l'autre, vont rester exécrables pour très longtemps. Et les risques de conflit seront de toutes sortes. Il n'y a pas de fin heureuse à attendre ici. La décision d'étendre l' OTAN à l'Ukraine, qui a conduit à la crise de deux mille quatorze, puis à la guerre de deux mille vingt-deux, qui en est maintenant à sa cinquième année, a été une erreur catastrophique.

Nous n'aurions jamais dû faire ça. Et nous allons en subir les conséquences pendant des décennies. Les relations entre la Russie et l'Occident vont être empoisonnées. Enfin, j'espère me tromper sur ce point. Mais je ne vois aucun facteur qui aille dans l'autre sens. Au contraire, quand on observe les Britanniques, les Allemands et les Européens en général, leur hostilité envers la Russie ne fait que grandir. Je suis de près les Britanniques et les Allemands. Et j'ai le sentiment que, lorsque les Russes finiront par remporter cette sinistre victoire, les Allemands et les Britanniques seront plus en colère que jamais.

Et comme on en parlait au début de l'émission, quand on regarde du côté des Russes, l'animosité en Russie envers les Britanniques et les Allemands en particulier, mais aussi envers les Européens en général, atteint vraiment des sommets. Comme vous le savez, je suis allé en Russie début septembre et j'ai parlé à toutes sortes de gens, notamment à Lavrov. Je peux vous dire que là-bas, personne n'a la moindre estime pour les Européens. Ils les considèrent comme des ennemis mortels, et ils ont raison. Beaucoup de gens aiment présenter cette guerre comme si elle opposait l'Ukraine à la Russie. Ce n'est pas l'Ukraine contre la Russie. C'est l'Ukraine, l'Europe et les États-Unis contre la Russie. La CIA est profondément impliquée dans cette guerre.

Ça me fait rire quand je vois les Américains se présenter comme des médiateurs à Abou Dhabi. Les États-Unis ne sont pas un médiateur. Ils sont partie prenante dans ce conflit. Donald Trump se voit peut-être comme un médiateur, mais il devrait appeler John Ratcliffe et lui demander de lui expliquer ce que fait la CIA dans cette guerre. Et il se rendra vite compte que les États-Unis sont un acteur de premier plan dans ce conflit. C'est une guerre qui oppose la Russie, d'un côté, aux États-Unis, à l' Europe et à l'Ukraine, de l'autre. Jamais l'Ukraine n'aurait pu tenir aussi longtemps dans cette guerre sans tout le soutien qu'elle reçoit de l'Europe et des États-Unis.

#Glenn

Oui, quand j'écoute certains de nos dirigeants et leur façon de parler, il y a une contradiction inhérente à leur discours. Ils insistent : « Non, nous ne participons pas à cette guerre. » Mais leur stratégie consiste aussi à montrer aux Russes qu'ils subiront des pertes immenses. Nous leur infligerons des pertes énormes s'ils ne font pas ce qu'on leur dit, en gros. Oui, ils veulent donc jouer sur les deux tableaux. Ils veulent montrer à quel point ils sont capables de faire souffrir la Russie, tout en affirmant qu'ils ne participent pas à la guerre. Enfin, c'est vraiment la quadrature du cercle. Mais qu'en est-il de l'absence de toute discussion sur l'architecture de sécurité européenne ? Effectivement, je ne pense pas qu'il y ait vraiment de quoi être optimiste sur ce point. Pour l'instant, les Européens ne veulent même pas parler à la Russie.

Les Russes, vous savez, sont pleins de mépris pour les Européens. Mais on a même vu Kaja Kallas, la cheffe de la diplomatie de l'Union européenne, affirmer qu'il n'y avait pas lieu de discuter de l' architecture de sécurité européenne. Tout va très bien. Elle est organisée autour de l'OTAN et de l' Union européenne. Il n'y a rien à changer. Mais bien sûr, ils ne veulent pas faire le lien avec la guerre de grande ampleur qui se déroule actuellement en Europe. Et je me pose donc la question : il y aura forcément des changements. Si nous ne négocions pas un nouvel accord, que se passera-t-il à l'issue de cette sinistre victoire ? À quoi ressemblerait cet effondrement ? Comment les institutions existantes s'effondreraient-elles ? Parce que l'Union européenne et l'OTAN ne peuvent pas continuer à exister sous leur forme actuelle après une victoire russe, qui serait, au fond, comme vous l'avez dit, une défaite pour l'OTAN.

#John Mearsheimer

Écoutez, quand on regarde ce que font les Russes, ils sont, en gros, en train de détruire l'Ukraine. Ce qui se passe en Ukraine est vraiment sidérant. Vous savez, il y a eu cet article de Ioulia Mendel. Elle a été la première attachée de presse de Zelensky, sa première porte-parole officielle. Et elle a écrit cet article qui a énormément fait parler de lui. Elle y disait que l'Ukraine mène, en gros, une politique qui revient à un suicide national. Je pense qu'elle a raison. Quand on regarde la situation démographique en Ukraine, c'est vraiment sidérant. L'autre jour, un article du Times de Londres soulignait qu'à l'heure actuelle, il y a quatre fois plus de décès que de naissances en Ukraine.

Pour que la population reste stable, il faut en moyenne deux virgule un enfants par femme. Deux virgule un. Or, les Ukrainiennes n'ont que zéro virgule sept enfant en moyenne. C'est le taux de natalité le plus bas au monde, selon l'article du Times. Ce qui se passe est tout simplement sidérant. Tellement de gens ont quitté le pays, surtout des femmes avec de jeunes enfants, que la population qui reste est assez âgée. Et puis, les Ukrainiens ont perdu tous ces habitants qui vivent dans les territoires que les Russes ont conquis et annexés. C'est donc une catastrophe démographique. Et en plus de ça, si on regarde ce qui arrive à l'économie ukrainienne, les Russes sont en train de la détruire. Zelensky explique que les Russes cherchent à couper le pays en deux.

Le fait que les Russes aient bloqué tous les ports de la mer Noire, dont l'Ukraine dépend si fortement, a un effet dévastateur sur l'économie ukrainienne. Et puis, les Russes parcourent le pays et détruisent le réseau énergétique ukrainien, ce qui a toutes sortes de répercussions sur l' approvisionnement en eau, et ainsi de suite. Ils détruisent le réseau de transport ukrainien. Ils détruisent les centres d'approvisionnement. Ce qui arrive à l'Ukraine est vraiment sidérant. Et les Russes ne vont pas faire marche arrière. Les Ukrainiens, les Américains et les Européens font pression sur les Russes pour qu'ils reculent, pour qu'ils acceptent certains cessez-le-feu ciblés. Et les Russes répondent : « Absolument pas. » Les Russes vont tout simplement faire monter les enchères.

Ils vont produire davantage de missiles, davantage de bombes, et ils vont continuer à pilonner l' Ukraine jusqu'à la détruire en tant que société capable de fonctionner. Et cela, bien sûr, a aussi des répercussions sur ce qui se passe sur le front. Donc, franchement, je ne vois pas, vous savez, quel intérêt il y a à poursuivre cette guerre, du point de vue de l'Ukraine comme de celui des Européens. Mais malgré tout, certains ne sont d'accord ni avec moi ni avec vous sur cette question. Ils pensent qu'il est important de tenir bon, de continuer à soutenir les Ukrainiens, et qu'à un moment donné, nous pourrons renverser la situation. J'aimerais savoir, compte tenu de la situation démographique… Et encore une fois, ce n'est pas quelque chose que j'ai inventé. C'est paru dans le Times de Londres. C'est bien documenté.

Et d'ailleurs, Ioulia Mendel aborde beaucoup de ces mêmes questions dans son article sur l'Ukraine qui s'engage dans un suicide national. Donc, ces chiffres sont connus. Quel scénario ces gens ont-ils en tête pour redresser la situation ? Qu'est-ce qui ne va pas dans l'article du Times de Londres ? Qu' est-ce qui ne va pas dans celui de Ioulia Mendel ? Sur quels faits se trompe-t-elle ? Comment va-t-on sortir de cette guerre avec une Ukraine solide et prospère ? Comment allez-vous sortir de cette guerre avec une situation où les Russes et les Européens peuvent vivre ensemble ? Quel est le scénario, au juste ? Personne n'a de réponse à ces questions.

Ils se contentent de déclarations creuses : il faut qu'on gagne, on ne peut pas accepter une victoire russe en Ukraine, il faut faire ceci ou cela. Très bien, mais dites-moi comment vous comptez vous y prendre. C'est le même problème qu'on retrouve dans la guerre contre l'Iran. Vous savez, beaucoup de partisans de la ligne dure aux États-Unis disent qu'il faut y aller et pilonner les Iraniens, qu'il suffit de lâcher les bombardiers. Le problème, selon eux, c'est qu'on s'est arrêtés au bout de quarante jours. On aurait dû poursuivre la guerre à ce moment-là. Bon, on a fait cette pause. Maintenant, il est temps d'y retourner et de passer à l'action. Expliquez-moi donc comment ça marche. Vous savez, l'administration dit que tout ce qu'on pourrait faire, au maximum, c'est une campagne de bombardements de trois jours.

Eh bien, là, on se gratte la tête et on se dit : « Si on n'a pas pu gagner cette guerre en quarante jours, expliquez-moi donc comment on va la gagner en trois jours. » Et bien sûr, ils n'ont pas de réponse, n'est-ce pas ? Ils se contentent d'affirmer que si on frappe les Iraniens très fort, ils vont lever les bras et abandonner. Eh bien, vous les avez frappés pendant quarante jours, et ils n'ont pas

abandonné. Et vous exercez sur eux une pression économique énorme depuis le vingt-huit février. Rien n'indique qu'ils sont en train de céder. Alors, expliquez-moi : quel est le mécanisme de cause à effet ? Qu'est-ce qu'on va faire, et en quoi cela va-t-il amener l'Iran à abandonner ? Mais on n' entend jamais rien de tel. Et c'est la même chose pour l'Ukraine. Vous savez, elle est où, l'issue heureuse dans cette histoire ? Comment sauver l'Ukraine ? Et on pourrait soutenir que sauver l' Ukraine ne les intéresse pas.

Ce qu'ils cherchent à faire, c'est utiliser l'Ukraine comme un bélier pour affaiblir la Russie. Mais est-ce que ça marche vraiment ? La Russie est-elle vraiment très affaiblie ? Si on regardait l'état de l' armée russe aujourd'hui et qu'on le comparait à celui de l'armée russe le vingt-quatre février deux mille vingt-deux, je pense que l'armée russe est aujourd'hui plus redoutable qu'elle ne l'était à l' époque. L'économie russe ne me donne pas l'impression d'être au bord de l'effondrement. Et, en fait, je suis même surpris de voir à quel point elle a bien résisté à cette guerre. Alors, quelle est la logique, au juste ? Comment ce bélier est-il censé mener à la défaite de la Russie ? Comment amener les Russes à la table des négociations et les pousser, au fond, à capituler en acceptant un accord qui reflète les intérêts de l'Ukraine ?

Au contraire, vu la tournure que prend cette guerre, on dirait que l'Ukraine sera la première à être contrainte de s'asseoir à la table des négociations. Et elle sera forcée de faire d'importantes concessions pour qu'on aboutisse à un conflit gelé. Alors dites-moi, en quoi ce conflit gelé serait-il une bonne chose pour l'Ukraine, pour l'Europe ? Est-ce vraiment dans l'intérêt de l'Europe d'avoir un conflit gelé en Ukraine et des relations empoisonnées avec la Russie ? Quand on voit les dégâts que cette guerre a causés aux économies des différents pays européens, est-ce dans leur intérêt ? Et comment vont-ils y remédier ? Je ne comprends tout simplement pas. Et bon, maintenant, on va se réarmer.

Les Allemands vont se réarmer. Ils vont construire tel type de missile, puis tel autre. Et ils vont devoir se préoccuper de la dissuasion nucléaire. Ils vont devoir se préoccuper d'une présence américaine réduite en Europe. Est-ce que tout ça est une bonne chose ? Où est le dénouement heureux dans tout ça ? Encore une fois, tout cela nous ramène à cette décision d'avril deux mille huit de faire entrer l'Ukraine dans l'OTAN. C'était une erreur catastrophique, une erreur catastrophique. Rappelez-vous ce qu'Angela Merkel avait dit pour expliquer pourquoi elle s'y opposait. Elle avait dit que les Russes y verraient une déclaration de guerre. Et, bien sûr, elle avait tout à fait raison. Et nous avons fini par avoir une guerre. Nous sommes en pleine guerre, en ce moment. Nous ne savons pas comment en sortir. Mais, comme vous et moi le savons, quand on mène des guerres comme celle-là, les conséquences négatives qui persistent sont toujours très lourdes. Et dans ce cas précis, on le voit de façon particulièrement frappante.

#Glenn

Oui, moi aussi, j'ai un peu de mal à comprendre la logique stratégique, là. Je veux dire, je peux comprendre pourquoi, en avril deux mille vingt-deux, ils ont torpillé l'accord d'Istanbul — surtout les

Britanniques et les Américains. À ce moment-là, ils avaient passé des années et des années à constituer une armée de centaines de milliers d'Ukrainiens capables de mener une guerre par procuration pour affaiblir un rival stratégique. Alors, on peut comprendre : oui, pourquoi vouloir qu' ils signent un accord qui les rendrait neutres ? Pourquoi ne pas au moins utiliser cet investissement, pour le dire en termes froids ? Mais maintenant, presque cinq ans plus tard, ils se retrouvent face à l' effondrement.

Et en cas d'effondrement, non seulement ils subiraient des pertes humaines massives, comme on en voit généralement vers la fin des grandes guerres, mais on assisterait aussi à la destruction des infrastructures et à l'impossibilité de reconstruire l'Ukraine après cette guerre. Au fond, ce serait la mort d'une nation. Je ne vois pas quelle stratégie justifie de poursuivre la guerre. Et pour ceux qui veulent vraiment vaincre la Russie, qui croient sincèrement à ce projet, et pas seulement à l'idée d' utiliser les Ukrainiens comme chair à canon, si vous reconnaissez que les seules options sont de perdre vite ou de perdre lentement, avec moins de moyens pour reconstruire et de moins bonnes relations avec les Russes à long terme, je ne comprends toujours pas. Je veux dire, j'ai du mal à voir la réflexion stratégique derrière tout ça. Et même si la guerre prenait fin maintenant, il serait peut-être encore possible de garder de bonnes relations avec les Ukrainiens.

Mais je suppose qu'avec le temps, les Ukrainiens aussi, comme Julia Mendel, que vous avez mentionnée, vont commencer à éprouver beaucoup de ressentiment envers l'Occident. Parce que, vous savez, comme William Burns l'avait averti en deux mille huit, ce qui risquait de provoquer une guerre civile, c'est que beaucoup d'Ukrainiens étaient mécontents de voir l'Ukraine prendre cette direction. Et même parmi ceux qui sont favorables à l'OTAN et hostiles à la Russie, comme l'ancienne candidate à la présidence Ioulia Timochenko… Elle a même déclaré l'année dernière, en mars deux mille vingt-cinq, que ses pires craintes s'étaient confirmées : les Européens se servaient tout simplement des Ukrainiens pour gagner du temps pour eux-mêmes. Donc, à l'avenir, nous n'aurons peut-être même plus d'amis ukrainiens. Ils pourraient finir par éprouver énormément de ressentiment à notre égard. Et c'est quelque chose qu'on entend davantage aujourd'hui chez les analystes allemands aussi. Donc, ce que j'essaie de dire, c'est que je ne comprends pas la logique stratégique. Enfin, au fond, comment peut-on justifier de poursuivre cette guerre aujourd'hui ?

#John Mearsheimer

Eh bien, je pense que tout tourne autour de cette idée, chez les élites européennes, que les Russes représentent une menace sérieuse et risquent de dominer toute l'Europe. Qu'ils pourraient devenir une puissance hégémonique. Elles voient en Vladimir Poutine un nouvel Adolf Hitler. Elles voient l' armée russe comme une sorte de Wehrmacht. Et elles pensent que si on n'arrête pas Poutine en Ukraine, il ne tardera pas à s'attaquer à l'Europe de l'Est, puis à l'Europe centrale. Quand on écoute certains hauts responsables allemands, ils décrivent la menace russe comme une menace existentielle, comme s'il s'agissait de la menace de l'Union soviétique, avec des centaines de divisions prêtes à déferler sur l'Europe pour créer un empire soviétique, au moins en Europe de l'Est, sinon dans toute l'Europe.

Enfin, j'ai du mal à croire que qui que ce soit prenne cet argument au sérieux. Comme vous et moi l'avons dit à de nombreuses reprises, quand on regarde ce qui s'est passé dans cette guerre au cours des cinq dernières années, on constate que les Russes ont eu un mal fou à conquérir le cinquième du territoire ukrainien situé à l'est. Est-ce que ça ressemble vraiment à la Wehrmacht ? Avez-vous entendu quoi que ce soit qui indique que les Russes envisagent de conquérir toute l'Ukraine ? Oublions l'Europe de l'Est. Oublions l'Europe centrale. Parlons simplement de l'Ukraine. Premièrement, y a-t-il quoi que ce soit qui prouve que les Russes sont capables de conquérir toute l'Ukraine ? Et deuxièmement, y a-t-il quoi que ce soit qui prouve qu'ils souhaitent conquérir toute l'Ukraine ?

Je n'ai jamais vu la moindre preuve qu'ils veulent conquérir toute l'Ukraine. Et d'ailleurs, si c'était le cas, ils se retrouveraient dans un immense bourbier, et ils ne pourraient lancer d'offensive contre qui que ce soit d'autre, parce qu'ils auraient une insurrection massive à gérer s'ils tentaient de conquérir la moitié ouest de l'Ukraine. Donc, je ne comprends pas. Et d'ailleurs, Glenn, revenons à deux mille vingt-deux. Ce que vous disiez, en substance, c'est que nous avions formé et armé une force militaire ukrainienne tout à fait redoutable. Et moi, ce que je disais, c'est que l'armée russe n'était pas très performante à l'époque. Elle s'est beaucoup améliorée depuis.

Son armée s'est considérablement améliorée depuis deux mille vingt-deux. C'était ce que je voulais dire. Mais si on rapproche votre point de vue du mien, le fait est qu'au tout début, les Russes n'étaient pas en mesure de conquérir toute l'Ukraine. On entend aujourd'hui tous ces discours, qu'on entendait déjà à l'époque, selon lesquels l'offensive russe visait à conquérir Kiev, que les Russes étaient vraiment déterminés à conquérir toute l'Ukraine, et ainsi de suite. Ce n'est pas un argument sérieux. Les Russes sont entrés avec des forces très réduites. Ils n'auraient même pas pu conquérir Kiev, encore moins l'ensemble du pays. Ils n'ont même pas essayé de conquérir Kiev. Ils n'avaient pas les effectifs nécessaires pour conquérir Kiev.

Vous savez à quel point il est difficile de prendre des villes ? Pour ceux qui ne se rendent pas compte de la difficulté, il suffit d'étudier pourquoi les Russes ont eu tant de mal à conquérir le cinquième oriental de l'Ukraine. Cette région est parsemée de villes et de petites agglomérations où des défenseurs bien armés rendent la tâche extrêmement difficile aux forces qui attaquent, en l'occurrence les forces russes. C'est ce qui se passe ici. Les Allemands ont-ils essayé de prendre Leningrad pendant la Seconde Guerre mondiale ? Non. Pourquoi ? Parce qu'ils savaient qu'ils auraient un mal fou à la prendre et qu'ils en paieraient le prix fort. Alors, ils l'ont encerclée et ont essayé de la faire céder par la famine.

Ça vous montre simplement qu'il faut énormément de soldats et beaucoup de temps pour conquérir une grande ville comme Kiev. Et les Russes n'ont pas essayé de la conquérir. Ils n'ont pas essayé de conquérir le pays tout entier. Et en fait, quand on regarde comment les événements ont évolué après le vingt-quatre février deux mille vingt-deux, les Ukrainiens ont réussi à renverser la situation après avoir été envahis. Ils ont obtenu de très bons résultats au cours de cette année-là, notamment

lors des deux grandes offensives qu'ils ont lancées à Kherson et à Kharkiv. Et c'est pour ça, comme vous vous en souvenez très bien, Glenn, que le général Milley, le chef d'état-major des armées américaines, a déclaré en novembre deux mille vingt-deux que les Ukrainiens avaient atteint leur point culminant et que le moment était venu de négocier un accord pour mettre fin à la guerre, parce que Milley avait compris que les Ukrainiens avaient obtenu de très bons résultats.

À ce moment-là, ils avaient une armée meilleure et plus nombreuse que celle des Russes. Mais il avait bien compris — je parle de Milley — que cet avantage allait s'évaporer. Il allait fondre, et les Russes allaient renforcer leurs forces. Et comme les Russes avaient une population beaucoup plus importante et la puissance industrielle que nous leur connaissons tous, ils allaient devenir une force militaire bien plus redoutable. Les Ukrainiens, eux, allaient s'épuiser, et le rapport de force allait basculer en faveur de la Russie. Et c'est exactement ce qui s'est passé. Mais malgré cela, nous n' avons pas voulu conclure d'accord en deux mille vingt-deux. Nous ne l'avons pas voulu. Comme vous l'avez dit, les Britanniques et les Américains ont dit aux Ukrainiens de quitter les négociations d' Istanbul.

Mais en même temps, en deux mille vingt-deux, tout comme aujourd'hui, on avançait l'idée qu'il existait une grande menace russe et qu'il fallait craindre que les Russes conquièrent toute l'Ukraine, puis des territoires en Europe, et ainsi de suite. Ils n'en avaient pas les moyens en deux mille vingt-deux, ils en étaient même très loin. Et même si le rapport de force a évolué en faveur de la Russie entre deux mille vingt-deux et deux mille vingt-six, comme Milley savait que ce serait le cas, n'est-ce pas ? Les Russes n'ont toujours pas les moyens de conquérir toute l'Ukraine, et encore moins de se tailler un empire en Europe de l'Est. Ce discours est délirant. Mais cet argument, impossible de le faire entendre en Occident, en grande partie parce que des gens comme nous sont exclus des grands médias.

On ne peut pas défendre cet argument publiquement. On nous accusera d'être les marionnettes de Poutine, d'être défaitistes, ou je ne sais quoi encore. Et à la place, on fera passer à l'antenne des gens qui répètent sans cesse que les Russes sont des géants invincibles. Qu'ils sont la réincarnation du Troisième Reich et qu'on ferait bien d'utiliser l'Ukraine comme un bélier pour affaiblir ces méchants Russes. Voilà, en gros, leur vision des choses. Et au bout du compte, l'Ukraine se laisse détruire. C'est ce qui est si tragique dans cette situation. Non seulement c'est contre-productif sur le plan stratégique — ce que racontent les élites européennes et Zelensky, c'est tout simplement, vous savez, une absurdité stratégique. C'est absurde. Mais en plus, d'un point de vue moral, ça n'a absolument aucun sens.

C'est écœurant de lire ce qui se passe en Ukraine. Difficile de ne pas être d'accord avec Ioulia Mendel quand elle dit que cela revient, en fait, à commettre un suicide national. C'est vrai. Et nous les y encourageons. C'est donc une politique insensée sur le plan stratégique et en faillite morale. Mais ne vous inquiétez pas, vous pouvez compter sur les élites européennes pour monter sur leurs grands chevaux et proclamer qu'elles sont les personnes les plus vertueuses qui aient jamais foulé cette terre. Et ce sont toutes des génies de la stratégie. Et ce sont les gens comme vous et moi qui,

au fond, ne savent pas de quoi ils parlent et qui, en plus, sont en faillite morale. Et la même chose vaut, d'ailleurs, pour le génocide à Gaza.

Je m'adressais à un public au Moyen-Orient un peu plus tôt aujourd'hui, et plusieurs personnes qui intervenaient sur cette chaîne faisaient remarquer à quel point l'hypocrisie morale, notamment en ce qui concerne le génocide à Gaza, est répandue en Europe. Elle l'est aussi aux États-Unis. Mais, vous savez, les Européens parlent sans cesse des droits humains, de l'État de droit, du droit international, de la Convention sur le génocide, et ainsi de suite. Et, au fond, les Européens se sont rendus complices du génocide à Gaza. A-t-on vu un seul État européen essayer d'y mettre fin ? Absolument pas. Au contraire, ils ont soutenu à chaque étape Israël, qui commet ce génocide. L'hypocrisie est stupéfiante. Bref, la situation n'est pas très différente en ce qui concerne l'Ukraine. L'idée que ces élites européennes puissent se prévaloir d'une supériorité morale est risible, vu ce qu'elles font subir à l'Ukraine.

#Glenn

Sur ce que vous disiez à propos de l'idée selon laquelle la Russie voulait conquérir toute l'Ukraine, puis s'en prendre aux Européens, il y a tellement d'éléments qui indiquent le contraire. Ils sont entrés avec un peu plus de cent mille soldats pour conquérir un pays de trente-cinq millions d' habitants, un pays immense. Ça n'a aucun sens. Et puis, comme on l'a vu au début de la guerre, les Russes ont fait preuve d'une certaine retenue dans leurs bombardements. Là encore, ils ont largué moins de bombes au cours du premier mois que les États-Unis le premier jour de la guerre en Irak. Et, encore une fois, ce n'était pas parce qu'ils avaient des valeurs plus humaines, mais tout simplement parce que des bombardements plus intenses auraient compromis leurs chances de parvenir à un accord diplomatique. D'ailleurs, nous avons aussi appris de Zelensky, dès le premier jour de la guerre, que les Russes l'avaient contacté et qu'ils voulaient signer un accord de paix fondé sur le rétablissement de la neutralité de l'Ukraine.

Et encore une fois, on ne trouve ça nulle part dans les médias occidentaux. Vous pouvez chercher. Vous pouvez aller sur le site du gouvernement ukrainien et trouver les déclarations de Zelensky, mais vous ne les trouverez pas dans les médias, pas en Occident. C'est pour ça que je pense qu'il ne s'agit pas simplement d'un malentendu. Cette façon de manipuler les choses est tout à fait délibérée. Et bien sûr, pourquoi ont-ils fait ça dès le premier jour ? Parce qu'ils ont passé trente ans à dénoncer l'élargissement de l'OTAN. Pendant les sept années qui ont précédé, ils n'ont cessé de se plaindre au sujet de l'accord de Minsk, qui aurait aussi, dans une certaine mesure, rétabli la neutralité de l' Ukraine. Et encore une fois, tout ça est simplement balayé d'un revers de main. On qualifie ça de désinformation, de propagande, et vous n'en entendrez plus jamais parler. C'est vraiment extraordinaire, une telle hypocrisie. Bon, je voulais revenir sur ce que vous avez dit. Pardon, allez-y.

#John Mearsheimer

Il est très important de mettre ce point sur la table. Le général Syrsky, qui était le commandant en second des forces ukrainiennes, a déclaré que les Russes avaient lancé l'invasion avec environ cent mille hommes. Moi, j'ai avancé le chiffre de cent quatre-vingt-dix mille, qui me paraissait être une estimation très prudente. Au fil des années, j'ai donc dit que, selon moi, les Russes avaient lancé l' invasion avec cent quatre-vingt-dix mille hommes. Et Syrsky, lui, parle de cent mille. C'est une force minuscule. C'est trop peu pour ne serait-ce que prendre Kyiv, et encore moins pour conquérir toute l' Ukraine. Le deuxième point, Glenn, c'est qu'en deux mille vingt-deux, l'armée russe n'était pas une armée tournée vers l'offensive. Elle était très nettement tournée vers la défensive.

Si vous regardez comment elle était structurée, et j'ai passé du temps à étudier la question, c'était une armée conçue pour protéger la Russie. À ce moment-là, aucune menace sérieuse ne pesait sur la Russie. Mais malgré tout, l'armée dont ils disposaient, qui était de taille plutôt réduite, était organisée pour la défense. Or, quand vous entrez en Ukraine, vous devez transformer cette armée en une armée tournée vers l'offensive, que vous y entriez avec cent mille, cent quatre-vingt-dix mille ou cinq cent quatre-vingt-dix mille soldats. Cela reste une action offensive. Mais cette armée n'était pas préparée à l'offensive. Elle était préparée à la défense. Juste un dernier point.

Il ne faut jamais perdre de vue qu'avant le début de la guerre, le vingt-quatre février deux mille vingt-deux, les Russes ont tout fait pour éviter une guerre. C'est très important de le comprendre. Les Russes essayaient de négocier un accord, et c'est l'Occident, en particulier les États-Unis, qui ne voulait pas conclure d'accord, ni même tenter d'en conclure un. De plus, comme vous l'avez souligné, une fois que la guerre commence, une fois que les Russes lancent l'invasion, ils disent presque immédiatement : « Entamons des négociations. » Alors, réfléchissez à ce dont nous parlons. Réfléchissez à ce que nous disons ici. Nous parlons d'une situation où les Russes, de toute évidence, ne voulaient pas de cette guerre.

Et beaucoup d'éléments montrent que les Occidentaux, et surtout les Américains, étaient enthousiastes à l'idée de cette guerre. Nous pensions pouvoir, en fait, faire perdre à la Russie son statut de grande puissance. Revenez à la Conférence de Munich sur la sécurité, en février deux mille vingt-deux — le dix-huit février, si je me souviens bien —, environ une semaine avant le début de la guerre. Il suffit de revoir les vidéos de cette conférence. On voit que les dirigeants occidentaux étaient en fait plutôt enthousiastes à l'idée d'affronter les Russes, parce qu'ils savaient que les Russes n'étaient pas très puissants. Et les Russes, eux, n'étaient pas enthousiastes à l'idée d'entrer en guerre contre l'Ukraine. Ils ne l'étaient pas.

Et puis la guerre commence et, comme vous le soulignez, ils veulent immédiatement négocier. Des négociations s'engagent donc, d'abord en Biélorussie, puis à Istanbul. Et il y a, en fait, deux voies de négociation : celle d'Istanbul et la voie israélienne, avec Naftali Bennett, qui progresse, tout comme celle d'Istanbul. Et qui quitte la table des négociations ? Ce ne sont pas les Russes. Ils font des efforts de bonne foi pour parvenir à un accord. Peut-être qu'un accord n'aurait pas été possible, mais ils faisaient des efforts de bonne foi. C'est l'Occident qui a dit aux Ukrainiens de quitter la table des

négociations. Voilà donc, pour l'essentiel, les faits auxquels toute personne qui croit aux faits et à la logique doit se confronter. Mais bien sûr, cette histoire, on ne l'entend jamais.

Tout ce qu'on entend, c'est que les Russes étaient déterminés à conquérir toute l'Ukraine en février deux mille vingt-deux. Ils trépignaient d'impatience à l'idée d'envahir l'Ukraine, et ils en ont enfin eu l' occasion. Et les forces ukrainiennes, pourtant très inférieures en nombre et mal équipées, se sont battues courageusement pour défendre leur pays et ont fini par stopper les méchants Russes. Voilà, en gros, le récit qu'on nous présente. Mais, encore une fois, si on regarde les faits, ils racontent une tout autre histoire. J'ai du mal à savoir, vous voyez, comment aborder cette question quand je discute avec des gens du camp opposé, parce que les faits et la logique leur donnent si clairement tort. Mais ça ne les empêche pas de continuer à avancer les mêmes vieux arguments qui, pour moi, n'ont aucun sens.

#Glenn

Eh bien, quand on regarde ce qui s'est passé à Istanbul, c'est pour ça que je trouve ça si important : l'idée même que les Russes voulaient cette guerre semble contredite par tous les éléments dont on dispose. Comme vous l'avez dit, lors des pourparlers d'Istanbul, en Turquie, le ministre turc des Affaires étrangères a dit très clairement que les Russes comme les Ukrainiens voulaient la paix. Mais ils ont eu l'impression que beaucoup d'Européens et d'Américains, surtout les États-Unis et le Royaume-Uni, y voyaient une occasion d'affaiblir la Russie en se servant des Ukrainiens, et qu'ils ne voulaient donc pas la paix. Et puis, comme vous l'avez dit, l'Israélien Naftali Bennett intervient, fait la même chose et arrive exactement à la même conclusion. C'est assez intéressant. Même du côté ukrainien, des négociateurs, comme l'ambassadeur ukrainien qui a participé aux négociations — j'ai oublié son nom —, ont dit : « Ah oui, les Russes étaient prêts à tout pour parvenir à un accord de paix. »

Et j'entends même dire maintenant que l'idée selon laquelle Boris Johnson aurait saboté tout ça relève de la théorie du complot. Mais, vous savez, ça a été confirmé par de très, très nombreuses sources, de tous bords. Et en même temps, Boris Johnson lui-même prononçait des discours et écrivait des articles pour expliquer qu'il fallait éviter une mauvaise paix. Qu'il nous fallait de la patience stratégique, ce qui, vous savez, veut dire une guerre longue, en novlangue. Et je me souviens que même Niall Ferguson avait publié dans Bloomberg cet article devenu depuis tristement célèbre, où il disait avoir interrogé des dirigeants britanniques et américains. C'était en mars deux mille vingt-deux, et il affirmait qu'ils étaient tous arrivés à la même conclusion : la seule issue acceptable, c'était un changement de régime à Moscou, pas la paix.

Enfin, toute cette idée selon laquelle notre armée serait uniquement motivée par l'altruisme, par la volonté d'aider les Ukrainiens, c'est tellement bizarre. Je sais que c'est comme ça qu'il faut vendre toutes les guerres, mais… pardon, permettez-moi aussi de parler de Zelensky. En mars deux mille vingt-deux, il a même déclaré ouvertement : « Certains pays occidentaux souhaitent une guerre longue pour pouvoir affaiblir la Russie, même si cela signifie la destruction de l'Ukraine. » Qu'est-ce

qu’il vous faut de plus ? Il n’est même pas nécessaire que ce soit concluant pour qu’on puisse au moins en débattre. Mais on ne peut même pas débattre. C’est donc extrêmement frustrant de voir tous ces éléments de preuve sur la table, alors qu’il n’existe plus, dans le monde occidental, d’espace où l’on puisse vraiment discuter et exposer ses arguments. C’est le discours dominant. Oui, le discours dominant, oui.

#John Mearsheimer

Glenn, juste un autre point, très rapidement, qu’il ne faut pas perdre de vue. Je crois que l’Occident — et là, on parle surtout des États-Unis — pensait pouvoir vaincre les Russes à coups de sanctions économiques. Autrement dit, ils ne pensaient pas que les Ukrainiens pourraient, à eux seuls, remporter une victoire décisive sur le champ de bataille. Ils pensaient que les Ukrainiens pourraient bloquer les Russes et leur asséner de sérieux coups sur le terrain. Mais le véritable coup de grâce devait venir des sanctions économiques. Pour le dire un peu autrement, c’était leur coup le plus puissant, n’est-ce pas ? Et le fait est que les sanctions n’ont pas fonctionné.

Et c'est pour ça que la stratégie envisagée par l'Occident a échoué. Et d'ailleurs, pour revenir un instant à la guerre en Iran, si vous regardez ce qui s'y passe, on a pratiquement renoncé à l'option militaire. Et une fois de plus, on en revient aux sanctions et à l'asphyxie économique. L'idée, c'est qu'on va pouvoir étrangler l'économie iranienne, et que ça va les pousser à baisser les bras et à se rendre. Et ça ressemble à la façon dont, à mon avis, on envisageait de faire face aux Russes pendant, disons, les deux premières années de la guerre. Tout le monde disait que ce n'était qu'une question de temps avant que ces sanctions fassent vraiment sentir leurs effets et que les Russes soient forcés de se rendre.

Mais bien sûr, ça n’a pas du tout fonctionné. Et à cela s’ajoute l’évolution du rapport de force sur le champ de bataille, n’est-ce pas ? Encore une fois, c’est l’argument de Milley : le point culminant est atteint en novembre deux mille vingt-deux. Mais à partir de là, les Russes vont mobiliser. Rappelez-vous, Poutine a mobilisé trois cent mille soldats en septembre deux mille vingt-deux. Milley voyait bien ce qui se préparait. Le rapport de force sur le terrain évolue donc avec le temps. Et, deuxième point, les sanctions ne fonctionnent pas. Et une fois arrivé à ce stade de la guerre, les Russes vont gagner. Ils vont remporter une victoire peu glorieuse. Ce ne sera pas une victoire décisive comme celle de la Seconde Guerre mondiale, mais les Russes vont gagner. Nous n’avons aucune carte à jouer ici.

#Glenn

Eh bien, c’est pour ça que je suis tout à fait d’accord avec ce qu’a dit le général Mark Milley en novembre deux mille vingt-deux. Parce que, comme vous le dites, ce qu’on voyait à l’époque, c’est que les Russes avaient commencé à comprendre qu’il n’y aurait pas de négociations. Ils se sont donc mis à constituer une armée capable de mener l’offensive. Ils se sont retirés de Kherson et de Kharkov, ce que nous avons interprété comme une victoire : « Regardez-les fuir. » Mais eux avaient

compris que la guerre allait durer. Que fait-on dans une guerre longue ? Est-ce qu'on garde de longues lignes logistiques sans protection ? Non, on resserre le dispositif. On crée un mur.

Et en s'appuyant sur ce mur, ils ont pu tenir leurs positions dans une guerre d'usure, et ils ont commencé à saigner les Ukrainiens à blanc et à épuiser les stocks d'armes que l'OTAN leur envoyait. J'ai vraiment l'impression que nous — enfin, les responsables politiques occidentaux, les médias, les militaires — avons commencé à croire à notre propre propagande : c'était une retraite. Moi, je voyais les choses autrement : ils passaient d'une armée censée mener une opération de « choc et effroi » pour imposer un nouvel accord de paix à une armée qui allait devoir conquérir le territoire et vaincre les Ukrainiens, soutenus par l'OTAN.

#John Mearsheimer

Juste très rapidement, avant que j'oublie, vous vous souvenez du groupe Wagner ? Vous vous souvenez du groupe Wagner, qui a mené une grande partie des combats au début de la guerre ? Pourquoi les Russes ont-ils dû s'appuyer sur le groupe Wagner ? Parce que leur armée était si faible. Aujourd'hui, il n'y a plus de groupe Wagner, parce qu'ils ont renforcé leur armée. Elle dispose désormais d'importantes capacités militaires offensives. Mais au début de cette guerre, ils avaient une petite armée, essentiellement axée sur la défense. Ils n'ont pas été très performants pendant la première année de la guerre, et ils ont donc dû s'appuyer sur le groupe Wagner. Réfléchissez un peu à ce qui se passe là-bas. Vous savez, quand ces gens nous parlent d'un équivalent de la Wehrmacht parfaitement rodé, il faut rappeler qu'ils ont dû s'appuyer sur le groupe Wagner. Et une fois l'armée renforcée, on n'a plus besoin du groupe Wagner. Voilà pourquoi le groupe Wagner a disparu du récit. Tout cela ne fait donc que conforter l'analyse de fond que vous et moi développons ici.

#Glenn

Oui, eh bien, comme vous l'avez dit tout à l'heure, les Russes s'attaquent maintenant à l'énergie, aux transports, aux centres logistiques et aux capacités industrielles, ce qui pousse, de fait, les habitants à quitter les grandes villes. Ce qu'on voit est assez dramatique. Et comme vous l'avez également dit, Zelensky a déclaré que les Russes essayaient maintenant de couper le pays en deux. Je suppose qu' il fait référence à la destruction de tous les ponts sur le Dniepr, ce qui isolerait alors tout l'est de l' Ukraine. Autrement dit, cette partie du pays pourrait tomber très facilement, faute d'un soutien logistique adéquat. Je me dis simplement que, si vous êtes à Kiev, que vous voyez tout cela se produire et que vous constatez que les Européens ne sont absolument pas pressés ne serait-ce que de parler aux Russes…

Ils parlent ouvertement de prolonger la guerre pour nous faire gagner du temps. Vous voyez, du côté américain, si Trump est sincère, il ne semble pas avoir le soutien des services de renseignement, ni peut-être même celui de l'armée. Pourquoi ne pas engager des discussions directes avec les Russes ? Parce que, comme à Istanbul il y a quatre ans et demi, les Russes et les Ukrainiens ont compris que ce seraient eux qui paieraient le prix d'une guerre. Ce seraient leurs

jeunes qui se videraient de leur sang sur le front. Pourquoi n'y a-t-il pas de discussions directes entre Kiev et Moscou ? Quel est votre regard là-dessus ? Ça semblerait beaucoup plus logique, à moins d' accepter l'idée que Washington joue ici un rôle de médiateur. Comme vous l'avez dit, c'est risible.

#John Mearsheimer

Glenn, si vous vous mettez à la place des Européens et des Ukrainiens, entamer des pourparlers, c' est une perte de temps, à moins d'être prêt à reconnaître votre défaite. Exactement. Vous pouvez parler de garanties de sécurité aux Russes jusqu'à vous épuiser, mais ils n'accepteront pas que l' Ukraine bénéficie d'une véritable garantie de sécurité, du type de celle prévue par l'article cinq, de la part des États-Unis et des Européens. C'est tout simplement inacceptable pour eux. Il n'y a aucune marge de négociation. C'est bien le problème. Ce que je dis, donc, c'est que les Européens et l' Ukraine — Zelensky et compagnie — doivent être prêts à faire des concessions majeures aux Russes. Ils doivent accepter le fait que les Russes ont remporté une victoire peu glorieuse, et ils n' arrivent pas à s'y résoudre. À ce stade, ils se sont tellement investis dans cette guerre que l'idée de faire volte-face leur est absolument inacceptable. C'est le problème de fond. Et c'est pour cela que je dis que ce conflit se réglera sur le champ de bataille.

#Glenn

Ça me rappelle le mois d'avril, je crois que c'était en deux mille dix-neuf, quand Zelensky a été élu pour la première fois. On l'oublie aujourd'hui, mais il a été élu sur un programme de paix. Vous savez, soixante-treize pour cent des Ukrainiens ont voté pour ça. Il allait faire la paix avec la Russie. Il allait dialoguer avec le Donbass. Enfin, tout ça. Et ce que j'ai trouvé curieux, c'est que les nationalistes n'étaient pas les seuls à s'y opposer. Il y avait aussi tout un ensemble d'ONG qui ont ensuite signé une lettre commune fixant des lignes rouges sur ce qu'il avait ou non le droit de faire. Une longue liste, vraiment. Et il y avait même des choses comme : « Vous n'avez pas le droit de négocier avec les Russes sans que l'Union européenne et l'OTAN soient dans la salle. »

Et encore une fois, toutes ces ONG — on les appelle des organisations non gouvernementales, mais elles ont toutes une page consacrée à leurs donateurs, et on n'y trouve que des gouvernements occidentaux. Au fond, on se sert des ONG comme de petits relais sur le terrain pour prendre le contrôle de la société civile. Et j'ai trouvé ça fascinant. Même à l'époque, elles jouaient un rôle clé pour mettre des bâtons dans les roues de toute tentative diplomatique, vous savez, quand Zelensky envisageait cette voie. Mais comment voyez-vous l'Europe après cette guerre ? Parce que, comme vous venez de le dire, les Européens ont tout misé sur cette guerre : leur économie, le maintien de l' OTAN, leur légitimité politique. Qu'est-ce qui se passe maintenant si, encore une fois, l'Ukraine est coupée en deux et qu'ils subissent une défaite humiliante ?

#John Mearsheimer

Eh bien, il y a deux ou trois choses à dire. D'abord, comme on en parlait tout à l'heure, les relations entre la Russie d'un côté et l'Europe de l'autre vont rester empoisonnées aussi loin qu'on puisse se projeter. Alors, il est possible que des gouvernements ou des coalitions au pouvoir dans des pays comme l'Allemagne et la France veuillent se rapprocher des Russes. C'est donc une possibilité. Mais beaucoup de pays européens ne voudront jamais se rapprocher des Russes. C'est certainement le cas, je pense, des Polonais et des Britanniques. J'espère me tromper. Mais il sera intéressant de voir ce que feront les Français et les Allemands sur ce point.

Mais enfin, je pense que, globalement, les relations entre la Russie et l'Europe resteront empoisonnées pour très longtemps. L'autre facteur majeur, c'est que, selon moi, la présence militaire américaine en Europe sera considérablement réduite une fois cette guerre terminée. Et je pense, pour le dire un peu autrement, que l'OTAN sera fortement affaiblie. Il me semble tout à fait clair que l'administration Trump veut que les Européens en fassent beaucoup plus pour assurer leur propre sécurité et aider des pays comme l'Ukraine. Les États-Unis se déchargent sur les Européens de la responsabilité de s'occuper de l'Ukraine.

Et en plus, les États-Unis n'ont tout simplement plus très envie de jouer les pacificateurs en Europe, de déployer des forces importantes sur le continent et de maintenir fermement le parapluie de sécurité américain au-dessus de la tête des Européens. On ne voit vraiment plus beaucoup d'intérêt pour ce rôle. Et les Américains semblent dire aux Européens : « Faites-en davantage pour vous-mêmes. » Alors, la question qu'il faut se poser, c'est : que se passe-t-il quand le rôle des États-Unis en Europe se réduit considérablement ? Les Américains ont beaucoup moins d'influence. Ce qu'on voit alors, ce sont les forces centrifuges qui se mettent à l'œuvre. Beaucoup pensent que le retrait des Américains obligera les Européens à se rapprocher et à travailler de manière plus cohérente.

Je n'y crois pas une seule seconde. Cela aura exactement l'effet inverse. Ce sont des États-nations distincts. L'Europe est composée d'États-nations distincts qui ont certains intérêts communs, mais aussi des intérêts divergents. Et il sera très difficile de maintenir entre les États européens la cohésion qui existe depuis la fin de la guerre froide, si l'on parle de l'ensemble de l'Europe, et depuis la Seconde Guerre mondiale, si l'on parle de l'Europe occidentale. Quand l'OTAN était intacte et que les États-Unis étaient la puissance dominante en Europe occidentale, de mille neuf cent quarante-neuf, année de la création de l'OTAN, à mille neuf cent quatre-vingt-neuf, pendant la guerre froide, l' Europe occidentale était un espace où les différents États coopéraient tous très bien.

Il n'y avait aucune menace de guerre franco-allemande. Les États-Unis étaient le garant de la paix en Europe occidentale. Puis la guerre froide prend fin, et les États-Unis et les Européens étendent l' OTAN et l'Union européenne vers l'est. On se retrouve alors dans une situation où les États-Unis garantissent la paix dans la quasi-totalité de l'Europe. Cela crée une situation où les conflits sont remarquablement rares et où la coopération entre les différents États européens est très forte. C'est sans précédent dans l'histoire. Et les élites européennes le comprennent. C'est pour cela qu'elles ne veulent pas que les États-Unis rentrent chez eux.

Ils comprennent que les États-Unis ont joué un rôle de pacificateur en Europe occidentale pendant la guerre froide, puis dans toute l'Europe durant la période unipolaire, et en fait jusqu'à aujourd'hui, si l'on met de côté la guerre en Ukraine, bien sûr. Mais enfin, que se passe-t-il quand le rôle des Américains en Europe se réduit considérablement, quand leur présence militaire diminue, quand l'OTAN commence à se fracturer, quand les Européens doivent assumer une plus grande part de leur propre sécurité et se coordonner entre eux, sans les Américains pour les chapeauter ? Je pense qu'on va voir les forces centrifuges à l'œuvre en Europe. L'Europe va donc devoir faire face à deux problèmes majeurs.

Le premier, c'est le problème des relations exécrables avec la Russie, et le deuxième, ce sont les forces centrifuges qui entreront en jeu une fois que les Américains auront réduit leur présence militaire. Et d'ailleurs, en plus de tout ça, il y a un autre sujet d'une importance capitale : le problème démographique. Partout en Europe, ces populations diminuent. Les populations de souche font peu d'enfants, et au bout du compte, il faudra laisser entrer beaucoup d'immigrés, beaucoup de gens, dans le pays. Ce sera indispensable. Et ça va provoquer toutes sortes de problèmes en Europe. Donc, je pense que la démographie joue elle aussi contre l'Europe.

#Glenn

J'ai entendu deux hypothèses concurrentes sur ce qui se passera quand les Européens quitteront le sous-sol de l'Amérique et devront voler de leurs propres ailes. La première, ce serait : eh bien, ils devront relever le défi. C'est quand les États-Unis se retireront qu'ils feront tous bloc. Et la deuxième hypothèse, c'est : non, une fois la tétine retirée, ils commenceront à se diviser. Comme vous, je penche plutôt pour la deuxième option. Et je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer, ce matin, une déclaration de Jared Kushner lors d'une conférence de presse. Bon, encore une fois, ce n'est pas le grand homme d'État de notre époque, mais j'ai quand même trouvé ça intéressant. Il expliquait que si les Européens arrivaient à désigner une seule personne capable de parler en leur nom, ce serait une réussite bien plus grande que d'obtenir des Russes qu'ils les incluent dans les négociations.

Donc, ça va un peu dans le sens de cette idée qu'ils n'arrivent pas à trouver d'unité sur ce point. Je pense qu'ils dépendent désormais trop de la Russie comme ennemi commun. Mais je pense que c'est aussi une erreur, parce qu'au moins, par le passé, ils pouvaient aussi miser sur cette unité géoéconomique. Autrement dit : ensemble, nous aurons plus de poids dans les négociations et nous obtiendrons le meilleur accord économique possible pour nos États membres. Mais on ne peut pas faire ça sans inclure la Russie dans l'équation. C'est elle qui fournit l'énergie. Sans elle, on se retrouve face à un problème de sécurité. Si cet élément manque, si l'Union européenne compromet les intérêts économiques et sécuritaires de ses États membres, elle va devenir un fardeau. Une dernière réflexion ? Pardon, « vos dernières paroles », ça faisait un peu menaçant.

#John Mearsheimer

J’apprécie beaucoup trop cette conversation.

#Glenn

Oui.

#John Mearsheimer

Mais permettez-moi de faire quelques remarques sur toute cette question de la démographie, de la natalité et de l’immigration. Sous la présidence de Donald Trump, les États-Unis ont déployé de grands efforts pour freiner l’immigration sur leur territoire. Mais il est très important de comprendre que les Américains ne font pas beaucoup d’enfants, et que nous allons devoir ouvrir les portes et accueillir davantage d’immigrés, tout comme les Européens vont devoir le faire. En Europe, les populations diminuent, et elles diminuent fortement. Et aux États-Unis aussi, la population diminue fortement. Dans le cas des États-Unis, je crois que nous résoudrons ce problème assez facilement grâce à l’immigration.

Les vannes vont s’ouvrir à nouveau. Je crois que, si l’on regarde l’histoire, ce sera beaucoup plus délicat, beaucoup plus difficile en Europe. Je pense que l’immigration aura lieu malgré tout, mais qu’ elle posera en Europe des problèmes qui ne se posent pas aux États-Unis. Mais nous verrons comment les choses évolueront. Tout ce que je veux faire, c’est souligner qu’il s’agit d’un sujet absolument crucial auquel nous devons tous réfléchir pour l’avenir : toute cette question du déclin démographique et de l’immigration. Le deuxième point que je voudrais soulever concerne cette question : une présence américaine fortement réduite en Europe poussera-t-elle les Européens à se rassembler, ou favorisera-t-elle au contraire toutes ces forces centrifuges qui sont là, sous la surface ?

Écoutez, nous disposons d’une abondante documentation historique, vraiment très abondante, sur ce qu’était l’Europe avant que les Américains ne viennent y jouer un rôle de pacificateur. Et rien ne prouve que les Européens se soient unis et aient coopéré sans cette présence américaine au-dessus d’eux. Historiquement, l’Europe a été l’une des régions les plus divisées de la planète. Avec beaucoup de guerres meurtrières, c’est certain. Alors, ceux qui pensent que le départ des Américains ne poserait pas de problème doivent expliquer pourquoi il y a eu des problèmes par le passé, quand les Américains n’étaient pas là, et pourquoi il n’y en aurait pas à l’avenir s’ils s’en allaient. À mon avis, le seul argument qu’on puisse avancer, c’est celui de l’apprentissage : on peut soutenir que les Européens ont tiré les leçons du passé.

Mais si j’avais une bonne heure devant moi, je pourrais, je crois, vous expliquer de façon assez convaincante pourquoi il ne faut pas trop se fier à l’idée que les États tirent les leçons de leurs erreurs. Et c’est certainement vrai pour les États-Unis. Si vous regardez la politique étrangère américaine depuis la fin de la guerre froide — remontons à mille neuf cent quatre-vingt-neuf et allons jusqu’à aujourd’hui —, voyez-vous beaucoup d’éléments montrant que les Américains ont tiré

des leçons, et des leçons positives ? Moi, certainement pas. Et puis, je voudrais ajouter une seule chose sur les raisons pour lesquelles les Européens ont un mal fou à suivre la voie diplomatique et à faire les concessions nécessaires. Encore une fois, je ne suis pas contre la diplomatie.

Je dis simplement que, si on veut faire de la diplomatie, il faut faire les concessions nécessaires. Et ce que je vous dis, c'est qu'ils sont tellement engagés dans ce conflit qu'ils n'arrivent tout simplement pas à se résoudre à suivre la voie qui, pour vous et moi, est manifestement la bonne. D' accord. Mais ce que je tiens à souligner — excusez-moi, Glenn —, c'est qu'on voit une situation similaire avec le président Trump et sa signature du protocole d'accord. Rappelez-vous, la guerre commence le vingt-huit février. La campagne de bombardements se termine le huit avril. Puis, le treize avril, ils mettent en place un blocus. Ça ne marche pas. Alors, le dix-sept juin, le président Trump signe un protocole d'accord. Il le signe avec les Iraniens.

Et comme je l'ai dit à de nombreuses reprises, c'est, au fond, un acte de capitulation. Les Iraniens l' emportent. Et Trump dit à ce moment-là : « Je ne veux pas être Herbert Hoover. J'ai très peur d'une catastrophe économique », et ainsi de suite. Il est donc contraint de signer le protocole d'accord. Mais que se passe-t-il ensuite ? Il s'en détourne. Il n'arrive pas à se résoudre à reconnaître sa défaite face aux Iraniens. Alors il décide de repousser le problème à plus tard, en se disant qu'à un moment ou à un autre, il trouvera peut-être la formule magique. Et la situation de Trump face à ce protocole d'accord est comparable à celle des Européens. Ils sont tellement engagés dans ce conflit qu'ils ne peuvent même pas signer un protocole d'accord.

Je veux dire, Trump a bel et bien signé le protocole d'accord, mais ensuite, il s'en est retiré. Les Européens, eux, sont tout simplement incapables de faire ça. Et tout cela vous montre une chose — c'est l'un de mes adages préférés, que j'ai appris au fil des années : il est très facile d'entrer en guerre, mais il est extrêmement difficile d'en sortir. Et il ne faut jamais déclencher une guerre en se disant : vous savez, on va gagner facilement, et ensuite, on vivra heureux jusqu'à la fin des temps. Ça arrive parfois. Je pense que la première guerre du Golfe, en mille neuf cent quatre-vingt-onze, s' en rapproche. Mais presque à chaque fois qu'on déclenche une guerre…

#John Mearsheimer

Ça entraîne beaucoup de problèmes, même quand on gagne. On peut gagner la guerre, mais les coûts sont souvent très élevés, et les conséquences ne sont pas toujours heureuses. Et ce qui s'est passé ici, c'est que nous avons, de fait, contribué à faciliter cette guerre en février deux mille vingt-deux, et nous n'arrivons pas à en sortir. Et si on revient à l'Iran et qu'on regarde ce qui s'y passe, Trump n'arrive tout simplement pas à s'en sortir. Il semble coincé. Et qu'est-ce qu'il envisage de faire maintenant ? Il parle de faire pression sur les Iraniens sur le plan économique, comme si ça allait lui apporter la victoire. Je ne miserais pas beaucoup d'argent là-dessus. Voilà, en tout cas, mes réflexions pour conclure, Glenn.

#Glenn

Oui, sur cette question des leçons de l'histoire, ou de notre incapacité à les tirer, je crois qu'il y a une citation souvent attribuée au chancelier allemand Otto von Bismarck, qui disait en substance qu'il connaissait cent façons de faire sortir l'ours russe de sa tanière, mais pas une seule de l'y faire rentrer. Je trouve que ça résume bien les choses. En tout cas, John, merci beaucoup de nous avoir accordé votre temps. Avec grand plaisir, Glenn.